

« L'excellence de la Raison ne dépend pas d'un grand mot vuide de sens (l'immaterialité); mais de sa force, de son étendue, ou de sa Clair-voyance. Ainsi une Ame de boüe, qui découvroit, comme d'un coup d'œil, les rapports & les suites d'une infinité d'idées, difficiles à saisir, seroit évidemment préférable à une Ame sote & stupide, qui seroit faite des Elémens les plus précieux. Ce n'est pas être Philosophe, que de rougir avec Plin, de la misère de notre origine. Ce qui paroît vil, est ici la chose la plus précieuse, & pour laquelle la Nature semble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil. Mais comme l'Homme, quand même il viendroit d'une Source encore plus vile en apparence, n'en seroit pas moins le plus parfait de tous les Etres; quelle que soit l'origine de son Ame, si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle Ame, qui rend respectable quiconque en est doué ».

La Mettrie, « L'homme machine »

Art. 3. Quelle règle on doit suivre pour cet effet.

A quoi on ne trouvera pas grande difficulté si on prend garde que tout ce que nous expérimentons être en nous, et que nous voyons aussi pouvoir être en des corps tout à fait inanimés, ne doit être attribué qu'à notre corps ; et, au contraire, que tout ce qui est en nous, et que nous ne concevons en aucune façon pouvoir appartenir à un corps, doit être attribué à notre âme.

Art. 4. Que la chaleur et le mouvement des membres procèdent du corps, et les pensées de l'âme.

Ainsi, à cause que nous ne concevons point que le corps pense en aucune façon, nous avons raison de croire que toutes sortes de pensées qui sont en nous appartiennent à l'âme. Et à cause que nous ne doutons point qu'il y ait des corps inanimés qui se peuvent mouvoir en autant ou plus de diverses façons que les nôtres, et qui ont autant ou plus de chaleur (ce que l'expérience fait voir en la flamme, qui seule a beaucoup plus de chaleur et de mouvement qu'aucun de nos membres), nous devons croire que toute la chaleur et tous les mouvements qui sont en nous, en tant qu'ils ne dépendent point de la pensée, n'appartiennent qu'au corps.

Art. 6. Quelle différence il y a entre un corps vivant et un corps mort.

Afin donc que nous évitions cette erreur, considérons que la mort n'arrive jamais par la faute de l'âme, mais seulement parce que quelque'une des principales parties du corps se corrompt ; et jugeons que le corps d'un homme vivant diffère autant de celui d'un homme mort que fait une montre, ou autre automate (c'est-à-dire autre machine qui se meut de soi-même), lorsqu'elle est montée et qu'elle a en soi le principe corporel des mouvements pour lesquels elle est instituée, avec tout ce qui est requis pour son action, et la même montre ou autre machine, lorsqu'elle est rompue et que le principe de son mouvement cesse d'agir.

Descartes, « Traité des passions »

« Que nous dit en effet l'expérience ? Elle nous montre que la vie de l'âme ou si vous aimez mieux la vie de la conscience, est liée à la vie du corps, qu'il y a solidarité entre elles, et rien de plus. Mais ce point n'a jamais été contesté par personne, et il y a loin de là à soutenir que le cérébral est l'équivalent du mental, qu'on pourrait lire dans un cerveau tout ce qui se passe dans la conscience correspondante. Un vêtement est solidaire du clou auquel il est accroché, il tombe si on l'arrache du clou, il oscille si le clou remue, il se troue, il se déchire si la tête du clou est trop pointue, il ne s'ensuit pas que chaque détail du clou corresponde à un détail du vêtement, ni que le clou soit l'équivalent du vêtement, encore moins s'ensuit-il que le clou et le vêtement soient la même chose. Ainsi la conscience est incontestablement accrochée à un cerveau, mais il ne résulte nullement de là que le cerveau dessine tout le détail de la conscience, ni que la conscience soit une fonction du cerveau. Tout ce que l'observation, l'expérience, et par conséquent la science nous permet d'affirmer c'est l'existence d'une certaine relation entre le cerveau et la conscience. »

Bergson, « L'énergie spirituelle »

Celui qui pourrait regarder à l'intérieur d'un cerveau en pleine activité, suivre le va-et-vient des atomes et interpréter tout ce qu'ils font, celui-là saurait sans doute quelque chose de ce qui se passe dans l'esprit, mais il n'en saurait que peu de chose. Il en connaîtrait tout juste ce qui est exprimable en gestes, attitudes et

mouvements du corps, ce que l'état d'âme contient d'action en voie d'accomplissement, ou simplement naissante : le reste lui échapperait. Il serait, vis-à-vis des pensées et des sentiments qui se déroulent à l'intérieur de la conscience, dans la situation du spectateur qui voit distinctement tout ce que les acteurs font sur la scène, mais n'entend pas un mot de ce qu'ils disent. Sans doute, le va-et-vient des acteurs, leurs gestes et leurs attitudes, ont leur raison d'être dans la pièce qu'ils jouent ; et si nous connaissons le texte, nous pouvons prévoir à peu près le geste ; mais la réciproque n'est pas vraie, et la connaissance des gestes ne nous renseigne que fort peu sur la pièce, parce qu'il y a beaucoup plus dans une fine comédie que les mouvements par lesquels on la scande. Ainsi, je crois que si notre science du mécanisme cérébral était parfaite, et parfaite aussi notre psychologie, nous pourrions deviner ce qui se passe dans le cerveau pour un état d'âme déterminé ; mais l'opération inverse serait impossible, parce que nous aurions le choix, pour un même état du cerveau, entre une foule d'états d'âme différents, également appropriés.

Henri Bergson, « L'Énergie spirituelle »

« Le lien de l'âme et du corps n'est plus parallélisme (et finalement identité dans un Être infini objectif dont la totalité corps et la totalité âme sont deux expressions), — et il n'est pas non plus opacité absolue d'une institution qui relie par efficace (dérisoire ?) 2 ordres dont chacun se suffirait. Il est à comprendre comme lien du convexe et du concave, de la voûte solide et du creux qu'elle aménage (...). L'âme est plantée dans le corps comme le piquet dans le sol, sans correspondance ponctuelle entre sol et piquet, — ou plutôt : l'âme est le creux du corps, le corps est le gonflement de l'âme »

On ne voit que ce qu'on regarde, ce qui est à sa portée. Le corps n'est pas un morceau d'espace : il fait partie du monde visible. Il est, comme la vision, suspendu au mouvement.

La vision n'est pas une opération de pensée qui dresse devant l'esprit un tableau du monde, c'est une approche par un corps lui-même visible qui ouvre sur le monde.

Mon corps est à la fois voyant et visible. Il regarde, et il peut aussi se regarder, se reconnaître comme chose. Il se voit voyant, il est sensible pour soi-même. Il est

pris entre des choses. Les choses sont incrustées dans sa chair. Elles font partie de l'étoffe même de son corps.

Tous les problèmes de la peinture sont là, dans l'indivision du sentant/senti, du touchant/touché, dans le recroisement du voyant et du visible. Ils illustrent l'énigme du corps. Qualité, lumière, couleur, profondeur ne sont dans la peinture que parce qu'elles éveillent un écho dans notre corps. Il leur fait accueil. Les choses suscitent en moi un visible à la deuxième puissance. Je ne regarde pas le tableau comme je regarde une chose, je vois selon ou avec lui plutôt que je ne le vois ». (...)

« Le peintre « apporte son corps », dit Valéry. Et, en effet, on ne voit pas comment un Esprit pourrait peindre. C'est en prêtant son corps au monde que le peintre change le monde en peinture. Pour comprendre ces transsubstantiations, il faut retrouver le corps opérant et actuel, celui qui n'est pas un morceau d'espace, un faisceau de fonctions, qui est un entrelacs de vision et de mouvement ».

Maurice Merleau-Ponty, « Le visible et l'invisible »